

Nelli, pacifiste

En avril 1956, en pleine guerre d'Algérie, René Nelli accepte de rédiger la préface du livre de Georges-Henri Guiraud, *Aux Frontières de l'Enfer*, un roman qui aborde de front la question de la torture et du viol durant la guerre d'Indochine. Ce texte, court et que nous republions ici, donne l'occasion au philosophe René Nelli de rappeler combien il est depuis toujours un adversaire de la colonisation et un opposant à tous les fanatismes partisans. Plaçant l'humain au-dessus de tout, lui qui avouera plus tard sa sympathie pour Jaurès dans son *Histoire du Languedoc* (Hachette, 1974), est bien conscient qu'il n'y aura pas de « société pacifique » tant que « l'homme élémentaire (...) sera menacé de folie par ses propres instincts. » Une belle leçon d'éthique.

Oui, encore un livre sur la guerre d'Indochine. Nous voudrions tous oublier qu'elle a eu lieu ; malheureusement, elle a toujours lieu : le problème moral qu'elle posait aux hommes de cœur, au temps où l'on se battait dans les rizières, renaît, plus angoissant encore, à propos de la guerre d'Algérie, et cette fois les combats sont aux portes de la métropole. Avec *Aux frontières de l'enfer* – un de ces livres trop courageux qui sont toujours les malvenus – G.-H. Guiraud court le risque de faire contre lui l'unanimité des « bien-pensants ». Car c'est la folie de l'époque de croire qu'on ne peut penser juste qu'en épousant tels intérêts ou telles méthodes de propagande. Certains peut-être feront grief à G.-H. Guiraud de n'avoir pas donné assez complaisamment dans cette habituelle imagerie d'Épinal sous laquelle, à force de l'interpréter diversement, ils finissent par se cacher à eux-mêmes la vérité : lui pardonneront-ils d'avoir vu les Viets torturer quelque peu ? Il est des gens d'une autre sorte qui feindront l'indignation devant ce tableau fidèle de la barbarie colonialiste, comme s'ils ne savaient pas mieux que personne, dans l'instant qu'ils nous exhortent à sauvegarder la grandeur impériale, avec quelles méthodes impitoyables l'on défend les empires : et comment, au cours de ces tâches, les citoyens les plus généreux sont contraints d'oublier qu'ils sont des hommes. G.-H. Guiraud n'a nullement confondu, d'ailleurs, le sadisme abominable que dé-

veloppent, par nature, ces sortes de guerres et de causes perdues, avec l'héroïsme digne de respect de tous ceux qui, à tort ou à raison, ont cru accomplir leur devoir en faisant à la nation le sacrifice de leur vie. Son propos est plus direct et plus philosophique : ce qu'il a voulu montrer, et qu'il a réussi à montrer, c'est que lorsque la conscience humaine n'arrive plus à digérer l'horreur qu'elle a d'elle-même, il faut qu'elle s'aliène, soit subjectivement dans la folie, soit objectivement dans cette autre folie qui consiste à torturer, à tirer plaisir de la souffrance infligée à autrui. Les perspectives de ce roman sont donc morales et non point politiques. On ne se demande pas ici de quel côté est le Droit absolu – bien que l'auteur prenne nettement position contre le Colonialisme – ni lequel des deux adversaires s'est « inhumanisé » le premier. Les évaluations de ce genre – outre qu'elles ont toujours quelque chose de puéril – ne servent à chaque parti



▲ Couverture du roman de Guiraud, paru aux Éditions Regain Monte Carlo en 1956. Merci à la bibliothèque municipale de Carcassonne qui conserve ce roman sous la cote F. Rég. D-138, pour ceux qui voudraient l'emprunter.

René Nelli

qu'à rejeter sur l'autre le fardeau d'iniquité qu'ils ont à porter en commun, et la honte qu'ils ont tous deux en partage. Il importe au repos des âmes sensibles, on le sait, que les crimes de guerre soient toujours exceptionnels et qu'ils ne soient jamais imputables à l'Humanité tout entière. On les attribue, d'ordinaire, aux



▲ René Nelli, devant son château, à Bouisse, en 1964.

© Conseil général/Archives départementales de l'Aude, Bouisse 5-1964.

(1) Il ne faut pas confondre des attitudes « individuelles » avec la marche générale d'une « cause » collective.

vaincus, aux rebelles, aux révoltés, qui sont par essence des bandits. Personnellement, quelle que soit la sympathie que j'éprouve pour la cause anti-colonialiste, j'avoue que le fanatisme religieux de certains « rebelles », leur manie du viol, leur « zèle » ⁽¹⁾ ne m'écœurent pas beaucoup moins que l'impardonnable férocité du colonialisme européen. Il y a des jours où l'on serait tenté de les mettre dans le même sac parce qu'ils sont de la même farine... Mais qui parle de choisir ?

Vers 1890 il se trouvait encore en France des hommes capables de flétrir du seul point de vue moral ou, peut-être, du seul point de vue de la raison, les entreprises colonialistes sans se croire obligés, comme certains de nos chrétiens progressistes, de ne reconnaître de vertus chrétiennes qu'aux Musulmans les plus exaltés. Le Comte d'Hérison, dans un ouvrage

consacré aux campagnes d'Algérie, intitulé *La Chasse à l'Homme* (titre fort suggestif) témoignait, à cette date, d'un sens de l'humain que je ne retrouve au même degré que chez G.-H. Guiraud. Il estimait également regrettable que les Français coupassent les oreilles des Arabes après leur avoir coupé la tête, et que les Arabes coupassent la tête aux Français non sans leur avoir coupé les oreilles. Pour ce qui est des viols, il tenait la balance égale entre les deux camps, compte tenu, évidemment, de ce que les Arabes ne pouvaient violer autant de Françaises (elle n'étaient pas très nombreuses alors en Algérie) que les Français de femmes arabes. On pourrait poursuivre ce charmant parallèle jusqu'au dégoût. Jusqu'à ce que les honnêtes gens comprennent qu'il n'y a qu'une attitude morale possible, dans cette confusion : celle qui interdit de faire cause commune avec tous ceux de nos « semblables » – à quelque race, à quelque nation qu'ils appartiennent – qui sont capables de torturer des hommes et de violer des femmes. Il faut se résoudre à renvoyer dos à dos dans leurs cavernes ces personnages du néolithique.

En vérité, on n'a jamais autant massacré, torturé, violé, dans le monde, que dans la période qui s'étend de 1937 à 1956. Le scepticisme au sourire de chèvre aura beau m'objecter que les hommes n'étaient pas meilleurs, il y a mille ans, qu'aujourd'hui, il ne me convaincra pas. À supposer que la somme des atrocités commises par les peuples vainqueurs ou vaincus, coloniaux ou colonisés, soit restée à peu près constante de siècle en siècle, ce qui est fort douteux, il reste que l'humanité de 1956 est beaucoup plus criminelle, toutes choses égales par ailleurs, qu'elle ne l'était au temps d'Attila, parce qu'en dépit de la conscience accrue qu'elle a prise d'elle-même, et de la solidarité qui unit aujourd'hui tous les hommes malgré eux, elle n'a cessé de mettre en œuvre des moyens de plus en plus puissants pour tarir la vie ou la supplicier. Ce qui importe, donc, c'est de représenter aux

René Nelli

hommes toujours occupés à se « projeter » dans quelque avenir optimiste où ils se trouvent, comme par miracle, lavés de leur honte, l'abîme d'abjection dans lequel ils sont présentement tombés. Des livres comme celui de G.-H. Guiraud n'auraient aucune raison d'être s'ils ne tendaient pas à réveiller la conscience morale et à rendre impossible – dans quel futur lointain ? – l'emploi de la torture et du viol comme armes de guerre. Sans doute on n'a jamais réussi, sauf peut-être au XVIII^e siècle, à « humaniser » la guerre. Mais il ne s'agit, aujourd'hui, que d'empêcher les sociétés de déshumaniser complètement l'homme. C'est peut-être plus facile. Il ne faut pas se lasser, contre toutes les morales partisans et vindicatives, de proclamer que nous tenons pour ennemis de l'humanité tous ceux qui, sous quelque prétexte que ce soit, laissent se créer, ne fût-ce qu'en fermant les yeux et en se « divertissant », les conditions infernales où les individus sont contraints de sombrer dans le mal avant de sombrer dans la mort. Contre les bombes atomiques, les camps de concentration, le travail forcé, la torture et les exploits luxurieux des guerriers, il est grand temps de se dresser, non plus au nom de tel ou tel fanatisme partisan limitatif, mais au nom de l'Humain. Car c'est l'homme élémentaire qui est maintenant en cause, et il n'y aura pas de société vraiment pacifique tant qu'il sera menacé de folie par ses propres instincts. ◆

René Nelli
Montségur, 20 avril 1956

Le Centre d'Études Cathares remercie les Archives départementales de l'Aude et Claude-Marie Robion pour l'iconographie de cette chronique.



▼ © Conseil général/Archives départementales de l'Aude, Bouisse 4.